

Identité choisie, imposée, suggérée

Josée Bergeron

Number 9, 1999

Les relations entre le Québec et la francophonie nord-américaine

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004962ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004962ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bergeron, J. (1999). Identité choisie, imposée, suggérée. *Francophonies d'Amérique*, (9), 143–156. <https://doi.org/10.7202/1004962ar>

IDENTITÉ CHOISIE, IMPOSÉE, SUGGÉRÉE¹

Josée Bergeron
Faculté Saint-Jean
Université de l'Alberta (Edmonton)

« L'espace n'est pas un objet scientifique détourné par l'idéologie ou par la politique ; il a toujours été politique et stratégique. S'il a un air neutre, indifférent par rapport au contenu, donc « purement » formel, abstrait d'une abstraction rationnelle, cet espace, c'est précisément parce qu'il est déjà occupé, aménagé, déjà objet de stratégies anciennes, dont on ne retrouve pas toujours les traces. »

HENRI LEFEBVRE²

« I define who I am by defining where I speak from, in the family tree, in social space, in the geography of social statuses and functions, in my intimate relations with the ones I love, and also crucially within which my most important defining relations are lived out. »

CHARLES TAYLOR³

Montréal, Ottawa, Edmonton : trois espaces, un itinéraire marqué par des rencontres et des moments qui ont parfois pris des significations inattendues. Tout simplement parce que je ne m'attendais pas à ce que mon identité de Québécoise francophone soit si souvent dépendante de la façon dont les autres me voient et me nomment. J'en suis maintenant à l'étape de la Québécoise dans l'Ouest (*Go West young girl!*) se demandant comment elle peut se nommer en français, tout en étant nord-américaine. D'une identité choisie par des références culturelles partagées à une identité parfois imposée ou suggérée, comment suis-je nommée par les autres⁴? À l'intérieur d'une même journée, plusieurs identités peuvent se superposer. C'est ainsi que, du va-et-vient constant entre des discours d'institutions publiques et des rencontres individuelles, j'hésite ou je deviens franchement rébarbative face aux grandes explications structurelles et élégantes ou face à celles qui réduisent les processus identitaires à des montées puériles de « Djihad⁵ » ; ou encore face à certains spécialistes européens de cultures nationales majoritaires. Par exemple, il faut entendre des Français prétendre encore qu'il n'existe aucun problème identitaire en France, que l'idéal républicain a permis cette France une et indivisible. En fait, soit que l'on ignore ce qui se passe au pays Basque,

en Corse ou en Bretagne, soit qu'on le ramène à des manifestations marginales, folklore sympathique ou folie meurtrière. J'en ai notamment contre ces discours intellectuels, parce qu'ils considèrent les affirmations identitaires comme un tout indistinct. Qui plus est, les groupes culturels seraient homogènes, c'est-à-dire qu'il n'existerait pas de différenciation sociale à l'intérieur de ceux-ci. Faut-il être d'une identité « minoritaire » pour s'apercevoir que cette question n'est en rien aussi simple ou aussi bêtement manichéenne? Sûrement pas, mais le discours hégémonique actuel de plusieurs institutions tend tout de même à catégoriser en deux camps les visions du monde : « l'inévitable mondialisation » ou le cosmopolitisme bon ton *versus* « les replis identitaires⁶ », le premier étant la voie naturelle de l'Histoire, l'autre un relent passéiste. Si tout était si simple, je ne retrouverais pas dans ma vie quotidienne tant de façons de me nommer et de me faire nommer.

J'ai décidé d'aborder le thème de ce numéro au moyen d'un ricochet : celui de ma propre perception de rencontres et de moments qui m'ont envoyée à mon identité. Il s'agit toutefois beaucoup plus que de ma « petite » personne, il s'agit des rapports avec les autres. En d'autres termes, ce texte relate quelques moments d'un itinéraire où mon identité n'est plus seulement une façon que je choisis pour me nommer, mais bien un enjeu des rapports avec les autres. Ce texte porte donc aussi sur les façons dont ce lien est construit par des rapports sociaux en fonction d'histoires et de lieux différents. Il s'agit d'une mouvance identitaire entre différents espaces où cette identité de Québécoise acquiert des significations qui ne sont pas toujours les mêmes et où être Québécoise francophone en Amérique prend différentes significations selon les espaces de cette Amérique.

Pour donner un sens à cet itinéraire, quatre remarques théoriques préliminaires me semblent essentielles. D'abord, nous sommes toujours « l'autre » de quelqu'un, que ce soit individuellement ou par notre appartenance à un groupe. La différenciation est toujours présente, consciemment ou non. Une identité ne se développe pas en vase clos. Si je me considère comme *punk*, je rejette très certainement l'identité bourgeoise. Par contre, si je me considère comme Québécoise, je peux aussi me voir comme Canadienne. Certaines identités sont plus complexes et plus ou moins exclusives selon le rapport construit à « l'autre », selon la façon dont « l'autre » est nommé et celle par laquelle « l'autre » nous nomme. Deuxièmement, les endroits dont on parle ici ne sont pas seulement des lieux géographiques, ce sont des espaces. Ils ont des histoires et ils sont marqués par des relations sociales. Les relations sociales ne sont pas semblables d'une période à une autre ni d'un espace à un autre. Les significations accordées à ces espaces sont le fruit de rapports sociaux. À l'intérieur de ces espaces, chaque personne se nomme et est nommée. Des identités sont créées, prises ou refusées. Et les relations sociales sont trop multiples pour que les processus identitaires soient simples. Selon la façon dont une histoire est construite, un sens est accordé à la place des acteurs de cette histoire. Ces espaces sont marqués et identifiés, ils ont des histoires offi-

cielles et officieuses, parfois oubliées ou obnubilées. Néanmoins, ces histoires supposent des référents culturels et un ensemble de significations qui font en sorte que certains individus peuvent s'en revendiquer et d'autres non. Troisièmement, le rôle des institutions dans la construction/reconstruction et la reproduction identitaire est aussi central que les deux premiers éléments. Les rapports sociaux à l'intérieur des institutions favorisent ou non l'éclosion de certains discours publics et, de ce fait, la représentation particulière de certaines identités⁷.

Les paragraphes précédents annoncent ce que je vais tenter de faire, c'est-à-dire mettre en parallèle des éléments qui relèvent de rencontres personnelles et d'autres qui appartiennent plus à la sphère des expériences intellectuelles. Toutefois, il est difficile de faire la part des unes et des autres. C'est pourquoi je considère que ce texte est une narration rationalisée après coup d'un parcours identitaire aux étapes capricieuses. Étapes qui obligent la citoyenne et la politologue à reconnaître qu'elle porte et qu'on lui fait porter plusieurs identités à la fois. Ce texte montre comment chacune des étapes — Montréal, Ottawa, Edmonton — a amené la politologue et la citoyenne à constater que les histoires individuelle et collective s'entrecroisent et s'interrogent de manière insistante. Je n'essaie pas de faire une déconstruction narrative⁸. Il s'agit de moments forts qui ont eu une résonance particulière. Ces moments illustrent le fait que pour m'interroger sur le thème de ce numéro, je dois en premier lieu dire d'où je viens. Avant de faire le saut à Edmonton, il y a eu des passages identitaires qui ont soulevé une question qui revient encore sans cesse : comment je me nomme et comment suis-je nommée ? Chacun de ces espaces est constitué par des rencontres qui m'ont amenée à revoir mon identité, celle que je choisis. On m'a imposé des identités dont je ne me croyais pas porteuse, tandis que d'autres ont plutôt été suggérées. S'il y a une constante qui ressort de cette interrogation, c'est celle du lieu. Les réponses dépendent du lieu où l'on se situe et auquel on se réfère. Et ce lieu est à la fois matériel et symbolique⁹.

Préitinéraire

Quelques remarques s'imposent avant d'entrer dans le vif du sujet. J'ai écrit ce texte à deux endroits différents : Edmonton et Québec. Je le mentionne parce que, d'une part, le fait d'écrire un texte comme celui-ci à deux endroits différents m'a permis de réfléchir sur ce voyage d'Est en Ouest. D'autre part, lors de mon retour à Québec, le nombre de questions que l'on m'a posées sur mon statut identitaire a favorisé la résurgence de certains souvenirs.

Il faut aussi que j'explique pourquoi j'ai décidé de remonter le courant de certains souvenirs. D'abord, je dois réfléchir sur la question de ma propre identité, celle que je me donne ou la façon dont je me nomme. Sans tomber dans l'histoire de vie, il est tout de même nécessaire de souligner que l'histoire

identitaire d'un individu ne se passe pas dans un vide social. Cette histoire est faite autant par les expériences personnelles que par les « autres ».

Montréal/Québec

Lorsque je réfléchis sur mon parcours spatial et identitaire, un élément me frappe: je suis la fille d'ailleurs. Je dois préciser d'entrée de jeu que je suis native de Montréal, mais que j'ai passé mon adolescence à Québec. Arrivée à Québec, je suis la fille de Montréal. Celle qui est perçue comme nécessairement bilingue, puisque je viens de Montréal où il y a ces contacts avec les « Anglais ». Je retourne à Montréal pour entreprendre mon baccalauréat en science politique, je suis la fille de Québec. Je reviens à Québec pour faire ma maîtrise à l'Université Laval, je suis la fille de Montréal et de l'UQAM. J'ai beau expliquer que je suis des deux villes, rien n'y fait. Je suis de l'une ou de l'autre. Je me frotte parfois à l'impérialisme montréalais — il y a Montréal et les régions, comme si Montréal n'était pas une région — ou je me fais dire qu'à Québec habite du « vrai monde »: je me demande encore ce que cela peut bien vouloir dire. Aux yeux des uns et des autres, je suis d'un endroit ou de l'autre, mais toujours d'ailleurs. Laissons Montréal et Québec pour l'instant, j'y reviendrai. Néanmoins, l'« ailleurs » est déjà une constante, tout comme le fait que je doive, aux yeux de certains, présenter une identité monolithique, même si je me considère montréal-québécoise ou québéco-montréalaise. Je commence par ce recul dans le temps, parce que même encore aujourd'hui à la question « d'où viens-tu ? », je ne sais toujours pas par quel bout de la route 20 commencer.

Ottawa

Je m'inscris au doctorat à l'Université Carleton. Je veux étudier en anglais par désir de me tremper dans une autre tradition intellectuelle, plus nord-américaine, moins franco-française. Choc culturel. J'ai eu un choc face à une ville qui, dans mon esprit, devait être bilingue, et qui en fait est loin des représentations qu'on en fait dans les discours officiels des autorités fédérales. Choc culturel également à l'égard d'une situation nouvelle pour moi, franco-québécoise, celle de minorité¹⁰. Il est vrai qu'il s'agit d'un état qui ne m'était pas totalement étranger. Comme Québécoise francophone, je me sais d'une minorité au Canada et en Amérique du Nord. Toutefois, cette conception de minorité s'articule en relation avec ce qui est extérieur aux frontières géographiques du Québec. C'est dire qu'à l'intérieur, dans la vie quotidienne et comme enfant de la Révolution tranquille et adolescente de la Loi 101, ce constat de minorité a été relativisé au regard de l'émergence d'institutions québécoises francophones¹¹. À Ottawa, cet état prend une tout autre dimension. Enfin, choc culturel parce que je ne croyais pas être confrontée à de telles différences.

À Ottawa, différentes identités vont prendre forme à la faveur des rencontres personnelles, mais aussi beaucoup sous l'effet des réfractions institutionnelles.

D'abord, Radio-Canada est une institution déroutante dans la mesure où son existence rend compte d'un certain bilinguisme national, tout en présentant souvent un contenu québéco-centriste, reflet d'une compréhension problématique de la place centrale du Québec comme support francophone canadien. Par exemple, il est souvent déconcertant de voir jusqu'à quel point les informations nationales de 22 heures peuvent être particulièrement québécoises. J'ajouterais particulièrement montréalaises, car même vus de Québec, certains segments d'information sont d'une pertinence très douteuse¹². Je ne prétends pas que Radio-Canada doive servir de véhicule à quelque message politique canadien que ce soit. Néanmoins, il est saisissant de constater jusqu'à quel point les institutions produisent et reproduisent des discours qui renforcent une image, dans ce cas-ci celle des francophones au Canada, qui se réduit trop souvent et trop facilement à celle de Québécois.

L'Université Carleton est un espace traversé par une grande diversité de relations sociales d'où l'éclosion d'une pluralité identitaire désarçonnante à souhait. Je dois préciser que j'ai fait partie d'une cohorte internationale. Dans ma cohorte se trouvaient des étudiantes et étudiants du Bangladesh, de l'Inde, de l'Allemagne, de la Turquie, de l'Iran, du Salvador ainsi que de différentes provinces canadiennes. Plusieurs petits ou grands moments vont chacun à leur manière remettre en cause mon autodéfinition. Remettre en cause est probablement trop fort, il s'agit plutôt d'un mélange identitaire où je me trouve confrontée à des identités imposées ou suggérées, qui varient selon que j'entre en contact avec des personnes avec lesquelles je partage ou non un ensemble de références et de codes culturels.

La revue *New Yorker* publie un texte de Mordecai Richler¹³. J'habite à ce moment en résidence avec des étudiants et étudiantes de deuxième et troisième cycles. Pour certaines personnes, je suis « *a French woman* » ; d'autres, plus au fait des subtilités historiques, savent qu'être Québécoise francophone ce n'est pas être Française — la sortie de ce texte me range, pour un certain nombre, dans ce que Richler appelle la tribu. Voilà, je me trouve à incarner une identité qu'on s'empresse de réduire à un archaïsme exclusiviste ou à ce que je ne suis pas. D'une part, je dois rétablir certaines choses : Non, il n'est pas interdit de parler anglais au Québec ; Oui, les « Anglais » ont le droit d'envoyer leurs enfants à l'école anglophone ; la Loi 101 et l'affichage, et les immigrants, et j'en passe. Du coup, je suis en position défensive sans l'avoir choisi. D'autre part, des discussions avec des Québécois francophones me montrent que le malaise est partagé : malaise face à cette identité imposée par un événement et des perceptions qui nous font soudainement porter l'Histoire du Québec sur les épaules, comme si on pouvait être représentatif et représentative de l'Histoire. Et de quelle Histoire ? Une et univoque ? Racontée et interprétée par qui ? À quelles fins ?

Se profilent aussi à l'horizon les discussions politiques sur l'avenir constitutionnel du Canada. Charlottetown et le référendum de 1992 se dessinent. On peut croire de prime abord que c'est l'occasion rêvée pour avoir de bonnes

discussions entre politologues de différentes provinces. Tout le contraire. Par une espèce d'accord tacite aux sources complexes et multiples, nous avons très peu de discussions entre « francos » et « anglos ». Un jour, un étudiant étranger me raconte avoir de nombreuses discussions sur la politique canadienne avec les « Canadiens anglais » ! Qu'est-ce qui se passe ? Je constate alors qu'il semble plus facile d'aborder cette question avec des étudiants étrangers. En sommes-nous au point où nous avons besoin de médiateurs pour « réconcilier nos solitudes¹⁴ » ?

Lors de ma troisième année à Carleton, les étudiants et étudiantes de deuxième et troisième cycles sont très mécontents, car l'Université augmente radicalement les frais de scolarité. Pour les étudiantes et étudiants étrangers, il s'agit d'une augmentation dramatique. On parle de mobilisation, de grève et de stratégies particulières pour les « internationaux ». Un étudiant étranger m'arrête dans le corridor à l'étage du Département de science politique. On discute de la situation. Il me dit alors qu'il faut faire quelque chose, me demande ce que je serais prête à faire, la fin de nos études en dépend. Je me rends compte qu'il me prend pour une étudiante étrangère. Je l'interromps pour lui faire remarquer que je suis étudiante canadienne. Il répond, en anglais, quelque chose comme « Ah oui, c'est vrai. C'est à cause de ton accent ».

Nous sommes toujours « l'autre », mais parfois la façon dont on est identifié ainsi prend des chemins inattendus. Conférence importante à Carleton : une féministe afro-américaine fait une tournée canadienne. J'y assiste avec quelques copines. Conférence assez intéressante, jusqu'au moment où je l'entends parler des gouvernements du Parti québécois et du nationalisme québécois. Crispations. Ça y est, encore une fois, même s'il est évident qu'on n'y connaît strictement rien. Le nationalisme a mauvaise presse auprès d'une certaine élite, l'auditoire est gagné d'avance. On parle de la perte des droits des femmes dans des régimes nationalistes. Tout cela me rappelle les mésententes entre les groupes de femmes canadiens et québécois lors des discussions constitutionnelles portant sur l'Accord Meech. Ras-le-bol ! Car c'est trop souvent la même chose qui se produit encore. Parce que quelqu'un a dit à un copain québécois francophone, lors d'une discussion politique, « *Oh, You French...* » (le bel essentialisme), je me fais donner des identités différentes selon la personne à qui je parle, le sujet dont je parle. Ainsi, dans un cours, le professeur prend-il un vilain plaisir à tout faire pour provoquer les étudiants et étudiantes du Québec. D'une part, cette vieille soupe constitutionnelle canadienne doit être profondément indigeste pour les étudiants étrangers. D'autre part, lorsque c'est fait de manière récurrente, fixer tout le monde dans des rôles d'une mauvaise pièce dont on connaît les rouages, cela devient une forme de blocage dans la façon de se définir et de se redéfinir.

Ce qui ressort le plus de cette période, c'est la perception de la langue. Parce que je suis francophone, je deviens « *a French woman* ». Parce que j'ai un accent, je deviens une étudiante étrangère. Parce que je suis Québécoise fran-

cophone, je deviens la défenseuse des politiques des gouvernements du Québec. La langue devient un élément non seulement de ma propre construction identitaire — comment je me nomme et d'où je viens — mais aussi de la façon dont on me nomme. Ces constructions identitaires varient selon les espaces et les institutions dans lesquelles mes interlocuteurs et moi nous trouvons. L'exemple le plus pénible est celui du référendum de 1995 et des propos de Jacques Parizeau sur « l'argent et le vote ethnique ». Le lendemain du référendum, j'avais prévu aller à Carleton (j'habitais de nouveau à Montréal). J'ai changé d'idée, car je n'avais vraiment pas envie de répondre à qui que ce soit après cette bombe qui m'avait atterrée.

Détours

Je fais quelques détours avant mon arrivée à Edmonton. Ces détours ne sont pas chronologiques, mais ils servent à illustrer le rôle des institutions dans les perceptions et les non-dits. D'abord, la perception que quelques individus ont du Canada comme entité bilingue ou non. Ensuite, la perception que l'on a des sociétés comme des entités monolithiques ou non, et les représentations identitaires que cette perception comporte. Enfin, un non-dit qui commence à se faire plus insistant : où sont les autres francophones du Canada ?

D'abord, un détour par Québec illustre jusqu'à quel point les noms renvoient à des conceptions et à des représentations différentes des identités individuelles et collectives. Les représentations deviennent plus compliquées lorsque les noms changent. On retourne dans le passé. Je suis assistante de cours à l'Université Laval. En fait, nous sommes quatre à partager le même cours. Le professeur nous présente au groupe : un tel — nom québécois francophone — de Québec ; un tel — nom maghrébin — de Tunisie ; le dernier — nom grec — ...de Chicoutimi. Tout le monde rigole. Il faut bien comprendre ici que je ne prête aucune intention malveillante à ce professeur. Moi aussi, je trouve la situation amusante. Mais il y a là quelque chose de révélateur. Le nom grec d'un individu né à Chicoutimi dont les références culturelles sont québécoises francophones donne un autre visage à une société. Pourtant, ceux qui ne connaissent que son nom l'abordent souvent en lui disant qu'il parle bien français ! Selon un discours multiculturel gouvernemental, il fait partie d'une deuxième génération d'immigrants. Dans une boutique à Québec, payant avec une carte de crédit, la vendeuse lui sert un « quel drôle de nom ». Moi, dont le nom me catégorise tout de suite comme Québécoise francophone quand je suis au Québec, je n'avais jamais vécu cela. Ainsi, lui et moi partageons une socialisation culturelle semblable, mais nos noms nous placent dans des relations sociales différentes. Jusqu'à quel point cette différence entre lui et moi provient-elle des images identitaires véhiculées par les institutions ?

Je participe à un Institut d'été composé principalement d'États-uniens¹⁵ et d'Allemands. Il y a un certain flou quant à ma catégorisation : « Canadienne,

d'accord, mais francophone, hum ». Je suis rangée dans la catégorie nord-américaine, mais lorsque je me présente aussi comme Québécoise, tout se complique. On me demande si je vis en français au Canada, c'est-à-dire « pour faire l'épicerie, aller à la pharmacie, à l'école, c'est en français ? » On m'interroge aussi — bien entendu ! — sur le truc de l'indépendance : pourquoi ? pour faire quoi ? Ça y est, c'est reparti. Et puis le nationalisme, là c'est très délicat. Les expériences historiques nationales se mettent de la partie. D'une part, certains États-Uniens parlent de la guerre de Sécession ! D'autre part, certains Allemands sont très mal à l'aise (même s'il s'agit d'une génération née dans les années 60, le poids de l'histoire n'est jamais bien loin), le passé nationaliste version nationale-socialiste suffit à en rendre plusieurs très méfiants face au mouvement nationaliste québécois. Lors de ces discussions, à peu près tout le monde se trouve face à différentes versions du Canada et peu savent que le Canada est officiellement bilingue. Il est alors légitime de se demander comment le Canada est officiellement représenté à l'extérieur et quel est le rôle des institutions dans la représentation de l'identité canadienne.

Nous sommes en juin 1997, je quitte bientôt Montréal et je déménage à Edmonton. J'écoute le bulletin d'information de Radio-Canada : petite couverture du congrès de la Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada. Au lendemain du congrès, le 23 juin, je cherche dans les journaux. Il n'y a rien dans le *Globe & Mail*, *The Gazette*, *Le Devoir* ou *La Presse*. Encore une fois, il devient nécessaire de s'interroger sur le rôle des institutions dans la représentation des identités. Il ne s'agit pas uniquement de constater comment les identités sont représentées, c'est-à-dire nommées, mais aussi de s'interroger sur le silence des institutions à l'égard d'autres identités.

Ces détours, c'est-à-dire les étonnements face à un natif de Chicoutimi avec un nom grec, les interrogations sur mon identité canadienne/québécoise ou le peu de couverture médiatique du congrès de la Fédération des communautés francophones et acadienne, illustrent chacun à leur façon la tendance à représenter les sociétés de façon monolithique. Qu'il s'agisse de la société canadienne ou de la société québécoise, chacune est perçue comme un tout homogène, ce qui porte à croire à une identité qui ne rend pas compte de la pluralité identitaire.

Edmonton

Je vis maintenant à Edmonton depuis un an. J'enseigne à la Faculté Saint-Jean de l'Université de l'Alberta. Une très grande partie de ma vie se passe en français. Pour moi, c'est ici que la complexité des liens entre le Québec et les francophones se révèle le plus. Le passage à Ottawa en a fait surgir quelques éléments, mais la proximité du Québec atténuait probablement cette complexité.

D'abord, la question de mon origine est récurrente. On me demande parfois si c'est la première fois que je viens dans l'Ouest: je suis en plus quelqu'un qui vient de l'Est. Mais maintenant, la réponse implique beaucoup de choses. J'aime bien placoter avec les chauffeurs de taxi. Je peux alors faire de la «socio-politique de terrain». Quand j'ai répondu que je venais du Québec, le chauffeur m'a tout de suite parlé de la Loi 101. Si j'avais été une Québécoise anglophone, le chauffeur ne m'aurait pas demandé d'où je venais, il ne m'aurait pas parlé de la Loi 101. En l'absence d'accent, il aurait présumé que j'étais originaire d'ici. Pour qu'il sache mon identité, il aurait fallu que je lui dise. Un autre me parle du sanskrit, en le comparant au français. Encore la même question: m'aurait-il fait une mini-conférence sur le sanskrit si je n'avais pas eu cet accent? Un des moments les plus «posthallucinants¹⁶» de cette socio-politique de terrain survient lorsqu'un chauffeur d'un certain âge décide de me faire écouter une cassette, que je connais sûrement selon lui, d'autant plus que des francophones de Falher qu'il a récemment eus comme clients la connaissent. La Bolduc! Écouter la Bolduc dans un taxi à Edmonton conduit par un violoneux dont les parents sont d'origine ukrainienne et qui déteste le hockey — dans la ville des exploits de Wayne Gretzky! — relève de la fantaisie. Ce moment révèle aussi simultanément le caractère statique (je suis associée à la Bolduc) et mouvant (la rencontre et l'échange dans un taxi à Edmonton) des identités.

Toutefois, je n'ai pas envie de me faire parler du Québec à chaque fois que j'ouvre la bouche dans des lieux publics. En fait, c'est comme si les francophones étaient seulement du Québec. La prochaine fois, je dirai que je suis d'une autre province, on verra bien ce qu'on me dira.

Dans le titre, j'aurais peut-être dû inclure «identité oubliée». Plusieurs épisodes témoignent que la majorité a oublié qu'il y a de vieilles communautés francophones dans l'Ouest. Maintes fois, je me suis fait prendre pour une touriste. À l'épicerie, la caissière est une Franco-Albertaine, et je me surprends à faire mes courses en français. À chaque fois, des têtes se tournent, certaines discrètement, d'autres moins. Les premiers mois, lorsque j'entendais du français, par exemple au marché public, moi aussi je tournais la tête. Je voulais voir qui parlait. J'ai décidé d'arrêter ou du moins de le faire discrètement: il faut que cela devienne normal d'entendre cette autre langue. Un soir, je suis à l'arrêt d'autobus près de la Faculté. Nous sommes trois à converser en français. Il y a d'autres gens à l'arrêt et, soudainement, un homme dans la jeune vingtaine nous interrompt et s'exclame: «*Oh, you speak French!*» Sans plus, ni moins. On répond un *Yap* un tantinet agressif et il retourne penaud à sa conversation.

Je ne croyais pas partir à l'aventure lorsque j'ai voulu trouver un disque compact francophone, ou du moins autre qu'anglophone, chez «Sam the Recordman» sur la 82^e Avenue, la «Main» d'Edmonton. Dans quelle section regarder? «*Canadian Pop Rock*»: pas vraiment, je ne veux pas du Céline Dion ou du Rock Voisine. La section *French Canadian* de cette boutique est

minuscule. Je cherche en fait le DC de Lhasa, cette jeune interprète qui s'identifie comme Québécoise tout en transportant avec elle le bagage culturel des rythmes latino-américains. Je la trouve dans les « *World Beat* » ! Je fais un autre essai. Trouver Ched Mami, un des chanteurs raï les plus populaires. Rien. La culture musicale francophone se réduit à ceux et celles qui percent en anglais, comme Céline Dion et Roch Voisine, très présents. Il faut aller à la librairie francophone — qui tient un certain nombre de DC — pour trouver autre chose. J'ai l'impression de vivre dans deux mondes séparés : un francophone et un anglophone.

C'est probablement ce qui est le plus difficile à réconcilier jusqu'à maintenant : l'absence de signes visibles — hors de certaines institutions — du français dans ma vie quotidienne. Le coup le plus symbolique pour moi, c'est de constater que les Canadiens français sont un groupe parmi d'autres lors des journées « *Heritage* ». C'est tellement dissonant, ce statut de minorité ethnique. En fait, cette dissonance provient de deux sources. D'une part, le passage d'une identité majoritaire, celle de Québécoise francophone, à celle de francophone en Alberta indique l'imposition d'un statut de minorité, une minorité parmi tant d'autres. D'autre part, la contradiction entre les discours des institutions politiques étatiques fédérales et albertaines sur la place des communautés linguistiques dans l'identité canadienne prend ici une ampleur qui illustre que les identités ne peuvent faire l'économie de s'insérer dans différentes institutions. Enfin, cet épisode soulève la question de qui ethnise qui ? Y a-t-il un kiosque canadien-anglais ?

Les moments de différenciation de l'autre prennent souvent toutes sortes de détours. Je vais voir un film belge sous-titré en anglais, contente de pouvoir aller au cinéma voir un film francophone. Nous sommes trois : deux francophones — l'autre est une francophone de l'Ontario — et une copine originaire de Calgary. Bon petit film sympathique, avec des chansons kitsch des années 70. À la sortie du cinéma, les deux « *Francos* » se mettent à fredonner une des chansons kitsch. Nous partageons les références culturelles de la francophonie internationale. Nous prenons plaisir à accentuer le côté kitsch, parce nous savons de quoi il en retourne. Néanmoins, nous venons aussi de lieux très contrastés de la francophonie canadienne, sources d'interprétations et de comportements différents. Lorsque nous allons dans les bars ou restaurants d'Edmonton, elle dit : « *Merci* », « *Non* » ou « *Oui* », plutôt que « *Thanks* », « *No* » ou « *Yes* ». À ses yeux, il s'agit d'affirmer qu'elle est francophone, comme, m'explique-t-elle, on lui a dit de l'affirmer maintes fois en Ontario. Nous discutons d'Ottawa ensemble, où elle a terminé sa maîtrise à l'Université d'Ottawa. Nous avons deux perceptions différentes de cette ville, perceptions qui viennent bien entendu des institutions universitaires différentes que nous avons fréquentées et du fait qu'elle est née en Ontario et moi, au Québec. Elle ne s'y sentait pas en contexte minoritaire ; moi, oui.

La période passée à Ottawa se résumait, en grande partie, à la langue comme élément identitaire. À Edmonton, cet élément est tout aussi important, mais il prend plusieurs dimensions. Il devient un principe de différen-

ciation de la majorité anglophone. Il sépare deux mondes dans lesquels l'expression de cet univers francophone est peu partagée par la culture de la majorité. La langue devient aussi un principe de partage de références culturelles à l'intérieur de cet univers francophone. Toutefois, il ne s'agit pas d'un espace francophone unidimensionnel. À l'intérieur de celui-ci, différents espaces et différentes histoires se superposent, se recoupent ou se juxtaposent. C'est à travers tous ces espaces que, simultanément, une identité n'est jamais tout à fait statique ni tout à fait mouvante. Ainsi, la langue ne peut être le principe unique et à sens unique des définitions identitaires.

Écrire à Québec

J'écris une partie de ce texte à Québec. Il y a quelque chose de particulier à réfléchir sur les espaces identitaires à partir de deux lieux différents. C'est écrire à chaud, car on me pose à Québec des questions sur ma nouvelle vie edmontonienne. On me demande notamment si cela me fait drôle d'entendre de nouveau parler français. Oui et non. Non, je travaille largement en français. Oui, car tout devient facile. Ce que je remarque le plus, c'est plutôt l'affichage : tout est en français. Il n'y a plus cette étrangeté d'entendre et de voir du français. Ensuite, il y a les rencontres avec des personnes qui sont parties ailleurs, et que je revois à Québec. On se raconte nos expériences. C'est inévitable à chaque fois. Plusieurs ont l'impression de revenir chez eux, lorsqu'ils et elles reviennent au Québec, même si l'autre endroit est au Canada, et peu importe leurs convictions fédéralistes ou indépendantistes. Il s'agit d'un retour chez soi, d'un retour aux impressions de partager un univers culturel commun.

Les questions fusent sans arrêt, les gens veulent savoir. Y a-t-il des journaux francophones ? Et Radio-Canada ? Quelles sont les activités culturelles en français ? Ensuite, ce sont les questions sur le Canada anglais. On me parle aussi beaucoup de Nancy Huston et de Gabrielle Roy. Le plus grand étonnement, et le mien aussi, survient lorsque j'explique que 80 % de ma vie se passe en français. Un soir, parlant avec des copains et des copines, l'une d'entre elles remarque soudainement que la conversation se déroule comme si j'habitais maintenant un pays étranger.

Comme à tous les petits déjeuners, je fais la lecture des grands titres de quelques quotidiens. *La Presse*, 22 juin 1998 : « Les francophones hors Québec à la croisée des chemins ». C'est le titre de l'article de la Presse canadienne sur la réunion de la Fédération des communautés francophones et acadienne. Première impression : il y a un progrès par rapport à l'année précédente. Deuxième impression : est-ce que je me serais arrêtée au titre si je n'arrivais pas d'Edmonton, car le « hors Québec » constitue un exemple des façons de se nommer et de se faire nommer. Choisir de laisser tomber le « hors Québec » dans le nom de la Fédération relève d'une façon de se nommer soi-même. Au pupitre, on a tout de même choisi un autre nom. Cet exemple, parmi tant d'autres, montre aussi la complexité des redéfinitions identitaires et les difficultés des rapports entre les Québécois francophones et les francophones des

provinces canadiennes. En faisant le choix du nom Québécois, les Canadiens français ont eu à se redéfinir et à se choisir un nom, mais les Québécois ont aussi eu à se demander où situer les francophones du Canada et comment les nommer. Ces questions sont très loin d'être réglées. Elles redéfinissent aussi les conceptions des espaces francophones à l'intérieur du Canada et, ce faisant, redéfinissent qui parle et qui peut parler au nom de quels francophones.

Les fêtes de la Saint-Jean et du Canada constituent un autre exemple des impacts de ces redéfinitions identitaires et spatiales. À Québec, pour une des rares fois, je suis allée au spectacle de la Saint-Jean sur les plaines d'Abraham. Je ne vais pas très souvent à ces spectacles, ni à ceux de la Fête du Canada d'ailleurs. Je ne me sens pas très à l'aise face à la récupération par différentes organisations, quelles qu'elles soient, de l'idée de la fête, mais, plus profondément, je suis très mal à l'aise devant les manifestations de nationalisme québécois et canadien. Nous avons droit aux discours nationalistes des organisateurs de la soirée. Ensuite, j'apprécie le spectacle (Thérez Montcalm, Nathalie Choquette, Éric Lapointe, Plume Latraverse, Grégory Charles, etc.). Tout en écoutant les chansons, je me demande si je me sens différente maintenant que je vis à Edmonton. Est-ce que ma perception a changé? En fait, deux univers ont commencé à se dessiner ce soir-là. Les gens reprennent ensemble les paroles des chansons. Je fais partie de cet univers-là. Sauf à un moment où une nouvelle pièce est chantée et qu'un copain me dit que toutes les stations de radio la font tourner. Il me demande si la popularité de la pièce est la même là-bas. À ce moment, j'appartiens aussi à un ailleurs. Puis, Thérez Montcalm chante « Les paroles ». Être ailleurs. Est-ce qu'on devient une autre lorsqu'on habite ailleurs? Est-ce qu'on change de « nous »?

Les identités ainsi que les façons de se nommer et d'être nommé n'ont rien d'essentialiste. Les statuts identitaires sont imprégnés d'une multiplicité de relations sociales qui changent selon les espaces. Les groupes sociaux et les individus occupent des positions différentes par rapport aux espaces¹⁷. Edmonton et Québec: deux espaces où je suis francophone, mais où les significations socio-politiques de ce statut sont différentes. Toutefois, parler d'un espace francophone n'est pas suffisant pour relever la complexité des identités et des rapports sociaux. Encore une fois, il faut reconnaître que si les identités peuvent se superposer, les espaces aussi le peuvent. On peut se situer dans plusieurs espaces à la fois.

Postitinéraire

Comment une Québécoise se nomme-t-elle en français en Amérique du Nord? La question que je posais au départ reste entière. J'ai essentiellement voulu souligner la complexité de cette question par un certain nombre d'exemples qui appellent d'autres questions. J'ai aussi voulu faire ressortir que les grandes explications ou les analyses réductionnistes ne peuvent donner un sens aux petits et aux grands moments quotidiens qui font et refont la place des individus et des groupes dans une société.

Cela dit, j'ai tout de même la tentation de revenir sur certains éléments qu'il me semble difficile de contourner, de manière à résumer un peu cet itinéraire. D'abord, ces expériences sont marquées par la représentation des identités. D'un espace à l'autre, je ne porte pas la même identité. Autrement dit, les identités ne sont pas des phénomènes transcendants. Elles se construisent dans le cadre des rapports sociaux et des institutions. Elles changent dans le temps et l'espace.

Ces identités se forment par un principe de différenciation. Je suis d'un groupe ou d'un autre. J'appartiens ou non à ce groupe. Il ne s'agit pas uniquement de mes choix. Bien souvent, il s'agit beaucoup plus d'une distinction qui est établie entre différentes appartenances historiques. Je suis originaire du Québec, j'appartiens à cette histoire. J'ai aussi choisi cette identité. Je suis parfois l'autre, celle qui vient d'ailleurs. À d'autres moments, on m'impose une identité que je ne revendique pas. Parfois, une identité dont je ne me croyais pas porteuse devient mienne, car elle m'est suggérée. Ces «ailleurs» ou ces «ici» sont faits de rapports à l'espace qui donnent à celui-ci des significations particulières. Ainsi, l'espace se transforme sous l'influence des pratiques sociales qui lui donnent un nom, et par le fait même des significations partagées, imaginées et parfois institutionnalisées. Ces significations incarnent des rapports politiques. Dire que je suis Canadienne française ou Québécoise change mon rapport aux autres, aux institutions et mes références historiques. Les constructions identitaires se font et se refont continuellement : francophone, Québécoise, de l'Est. Chacune de ces identités renvoie à différentes communautés politiques et peut m'y inclure ou m'en exclure, tant par mon regard que par le regard des autres. Déjà, après un an, l'«ici» et l'«ailleurs» commencent à se confondre. Mon histoire individuelle commence à provenir des deux espaces. De quel «nous» ferai-je partie demain? C'est aussi vous qui participez à la réponse.

RÉFÉRENCES

Barber, Benjamin, *Jihad vs. McWorld. How Globalism and Tribalism Are Reshaping the World*, New York, Ballantine Books, 1995, 389 p.

Anderson, Benedict, *Imagined Community*, London, Verso, 1991, 224 p.

Jenson, Jane, «Mapping, Naming and Remembering: Globalization at the End of the Twentieth Century», dans Guy Laforest et Douglas Brown (dir.), *Integration*

and Fragmentation, Kingston, Institute of Intergovernmental Relations, 1992, p. 25-51.

Lefebvre, Henri, «Réflexions sur la politique de l'espace», *Espaces et sociétés*, n° 1, 1970.

Massey, Doreen, *Space, Place and Gender*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1994, 280 p.

Richler, Mordecai, *Oh Canada! Oh Québec! Requiem pour un pays*

divisé, Montréal, Éditions Balzac, 1992, 310 p.

Taylor, Charles, *The Sources of the Self: The Making of the Modern Identity*, Cambridge, Harvard University Press, 1989, 601 p.

Taylor, Charles, *Rapprocher les solitudes. Écrits sur le fédéralisme et le nationalisme canadien*, Sainte-Foy, PUL, 1992, 233 p.

NOTES

1. Je tiens à remercier Dimitrios Karmis pour ses critiques et ses commentaires.

2. Henri Lefebvre, «Réflexions sur la politique de l'espace», *Espaces et sociétés*, n° 1, 1970, p. 4.

3. Charles Taylor, *The Sources of the Self: The Making of the Modern Identity*, Cambridge, Harvard University Press, 1989, p. 35.

4. Les expressions «se nommer» et «être nommé par les autres» s'inspirent de Jenson (1992).

5. Voir l'ouvrage *Jihad vs McWorld* de Benjamin Barber (New York, Times Books, 1995, 381 p.).

6. Au début du mois d'août 1998, sur la liste de discussion électronique — IPE (International Political Economy) — des affirmations sur le nationalisme écossais reprenaient cette dichotomie, celui-ci n'étant qu'une réaction à la mondialisation. Quelques personnes ont tout de même fait remarquer que cette expression identitaire ne date pas d'hier.

7. Jenson (1992) donne un exemple de l'importance du rôle des institutions et de leur portée sur les référents culturels et sur la construction identitaire. La chanson «Maple Leaf for Ever», qui a

servi d'hymne national avant le «O Canada», fait référence aux États-Unis et à la Grande-Bretagne, passant sous silence les liens avec la France, si ce n'est que par la glorification des exploits du général Wolfe. Elle ajoute à juste titre que ni le «Maple Leaf Forever», ni le «O Canada» ne mentionnent les Premières Nations.

8. Je ne prends que certains moments qui me semblent plus marquants que d'autres; cependant, comme dans toute narration rationalisée, je laisse peut-être dans l'ombre des instants qui ne devraient pas l'être.

9. Symbolique est utilisé dans le sens du concept de communauté imaginée, développé par Benedict Anderson (1991).

10. Minorité en relation avec l'entourage immédiat, c'est-à-dire que le français n'est pas la langue de la majorité.

11. En fait, je peux mesurer le changement en me remémorant des souvenirs d'enfance où l'anglais était une présence «étrangère», comme lorsque j'allais chez Eaton au centre-ville de Montréal avec ma mère et qu'elle devait parler anglais aux vendeuses. Je pense aussi à mes jouets dont le mode d'emploi était uniquement

en anglais. Ce dernier souvenir a été ravivé lors de mon arrivée à Edmonton. À la radio, j'ai écouté par hasard une entrevue avec une personne en charge d'une joujouthèque qui faisait une collecte de jouets en français...

12. Je ne mentionne que Radio-Canada, il y aurait toutefois plusieurs choses à écrire sur la CBC.

13. Voir l'ouvrage *Oh Canada! Oh Québec*.

14. Voir le titre de l'ouvrage de Charles Taylor *Rapprocher les solitudes*.

15. J'utilise le terme États-unien pour éviter ce qu'il y a de profondément impérialiste dans l'utilisation du terme Américain pour désigner les seuls citoyens des États-Unis.

16. Cette expression provient d'un des courts métrages du film *Cosmos*. Ce film met en scène différents moments d'une journée de Cosmos, chauffeur de taxi d'origine grecque à Montréal.

17. Voir Doreen Massey (1994) qui explique que l'espace fait partie intégrante de la production et de la reproduction de significations socio-politiques.